

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

Parler pour autrui

Sanjay Subrahmanyam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/84>

DOI : 10.4000/lhomme.84

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 87-98

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Sanjay Subrahmanyam, « Parler pour autrui », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/84> ; DOI : 10.4000/lhomme.84

Parler pour autrui

Sanjay Subrahmanyam

DÉPUIS ENVIRON dix ans prévaut l'impression, peut-être trompeuse, qu'un changement important est en train de se produire dans les rapports entre les acteurs universitaires « orientaux » (notamment du sous-continent indien) et le discours des chercheurs « occidentaux » sur l'Asie du Sud, et plus généralement sur le monde non occidental. De même, s'impose l'hypothèse selon laquelle cette relation articulée sous un jour nouveau lui confère un caractère émancipateur, libérant le savoir académique du fardeau de l'orientalisme colonial et permettant l'écriture de ce que certains ont nommé à mots couverts histoire et anthropologie « post-fondationalistes » (Prakash 1990). À chaque époque il revient ses propres formes d'optimisme et même d'outrecuidance, quelque naïves qu'elles puissent paraître rétrospectivement. Cette brève réflexion, à partir de souvenirs et de quelques observations, permet de questionner certaines des hypothèses les plus commodes concernant ces processus récents.

Dès les premières décennies du XX^e siècle, on peut plus ou moins repérer le phénomène qui voit des universitaires de l'Asie du Sud travailler en Occident, influençant par là même le discours académique sur cette région tant en Occident que dans leur pays d'origine : Sarvepalli Radhakrishnan (1927, 1941) et Ananda Kentish Coomaraswamy (1956) sont deux des grands noms qui viennent à l'esprit. Certes, même beaucoup plus tôt, au XVIII^e siècle, on pouvait toujours trouver, à Oxford ou à Londres, un Indien chargé de parfaire les connaissances et les traductions de Sir William Jones et consort, quoique dans une position nettement subalterne. Cependant, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, ce phénomène a pris de nouvelles dimensions en Grande-Bretagne avec la présence dans le milieu universitaire de chercheurs tels que Sarvepalli

Gopal (1953, 1965), Partha Dasgupta (1993), Kirti Chaudhuri (1978, 1985), Tapan Raychaudhuri (1988), Meghnad Desai (1979, 1997), Bimal Krishna Matilal (1968, 1988) et Amartya Sen (1960, 1970 et 1982). Puis, après les années 70, il a fini par constituer un véritable processus migratoire et de circulation aux multiples facettes pour une partie de l'élite d'Asie du Sud, les États-Unis prenant la place centrale naguère détenue par l'Angleterre. D'autres pays tels la France, l'Allemagne, le Danemark ou l'Italie ont toujours constitué des destinations secondaires et exceptionnelles tant pour les étudiants que pour les universitaires de l'Asie du Sud. Paris a sans doute été plus ouvert aux écrivains, sculpteurs et peintres qu'aux chercheurs d'Asie du Sud. Il est également fort douteux dans le cas de la France que la poignée de sociologues, historiens, linguistes et indologues originaires de l'Asie du Sud aient eu un réel impact sur la manière dont l'université française considère cette partie du monde. En revanche, il est évident que les domaines comme les « études postcoloniales », qui ont pris beaucoup d'importance aux États-Unis (et en Grande-Bretagne) durant ces dix dernières années, n'ont guère été abordés en France, où l'étude de sujets tels que la littérature indo-anglaise demeure un objet de recherche suranné et plutôt démodé d'un point de vue méthodologique.

Je dois tout d'abord avouer des sentiments extrêmement ambivalents quant à ce processus de migration universitaire et à l'importance disproportionnée que lui accordent souvent dans l'histoire intellectuelle contemporaine, à la fois ceux qui souhaitent le glorifier (bien que le traitant parfois, de façon assez romantique, comme une forme d'« exil ») et ceux qui le dénigrent violemment, alors qu'ils y participent avec profit (surtout dans le cas d'Aijaz Ahmad 1992). La première des sciences sociales à avoir été touchée par ce processus migratoire et de circulation fut sans doute l'économie, car l'Inde (et dans une moindre mesure, le Pakistan et le Bangladesh) est grande pourvoyeuse d'économistes universitaires depuis les années 50. L'institution où j'ai moi-même commencé mes études, puis enseigné, et avec laquelle je continue d'entretenir des liens, à savoir, la Delhi School of Economics, constituait un excellent lieu d'observation pour la circulation des économistes, à telle enseigne qu'un collègue sociologue sarcastique la compara jadis à un hall d'aéroport (Kumar & Mookherjee, eds 1995). La circulation se faisait dans les deux sens. Quand j'y étais étudiant vers 1980, près des deux tiers du corps enseignant avaient obtenu leur Ph. D. à l'étranger, certains aux Pays-Bas, et bon nombre aux États-Unis et en Grande-Bretagne. On peut citer l'éminent statisticien Aniruddha Lal Nagar, l'économiste mathématicien Sukhamoy Chakravarty (tous deux formés aux Pays-Bas), ma propre directrice de recherche Dharma Kumar (qui fit la majeure partie de ses études universitaires à

Cambridge) ainsi que de jeunes économistes comme Kaushik Basu (titulaire d'un doctorat de la London School of Economics) (Chakravarty 1959, 1993 ; Basu 1980, 1986 et 1997). Le programme du doctorat d'économie à la Delhi School était alors déjà pratiquement moribond et n'avait engendré qu'une poignée de thèses de doctorat remarquables soutenues par des économistes tels Bhaskar Dutta ou Ashok Lahiri. On encourageait les étudiants déjà lorsqu'ils préparaient leur maîtrise à faire une demande de bourse aux États-Unis ou en Grande-Bretagne. Je pense que dans les années 80 le Département des sciences économiques de la Delhi School of Economics envoyait entre dix et quinze étudiants dans différents pays occidentaux chaque année, et le Département de sociologie quelques-uns en plus. Un tout petit nombre d'entre eux revinrent. Certains réussirent vraiment dans le milieu universitaire américain, bon nombre rejoignirent des organisations internationales (notamment la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et l'Organisation internationale du travail), et un nombre indéterminé d'entre eux trouvèrent un poste au sein de petits établissements relativement méconnus aux États-Unis et en Grande-Bretagne, où ils enseignent depuis la science économique (standard) qui n'a pratiquement rien de sud-asiatique.

Même les plus célèbres parmi les économistes ont généralement travaillé dans le cadre des deux paradigmes courants des sciences économiques universitaires : soit la théorie néoclassique, soit, pendant la première phase des années 60-70, le marxisme à l'anglaise. Dès les années 60, les économistes indiens avaient la réputation d'être techniquement très compétents. Des domaines comme la théorie du choix, la théorie de la croissance, l'économétrie, et plus récemment la théorie des jeux, ont énormément profité de l'apport d'économistes indiens, généralement installés aux États-Unis. Dans ce cas, il est probablement légitime de considérer que l'élite indienne fournit une base féconde au développement international d'une profession qui tendait à déployer un ensemble universel et culturellement non spécifique de doctrines et de théories. Très tôt, les sciences économiques furent dominées par des revues anglophones, avec des lecteurs anonymes (referees) et des modèles de lecture standardisés, ainsi qu'une reproduction similaire des programmes d'études d'un pays à l'autre, dont les États-Unis et, dans une moindre mesure, le Royaume-Uni, constituaient les paradigmes évidents. Un des grands spécialistes des sciences économiques néoclassiques des années 60, Amartya Sen, écrivait régulièrement dans les revues occidentales les plus prestigieuses et, même quand il enseignait à la Delhi School of Economics, il partait souvent à l'étranger comme professeur invité. Il a probablement servi d'exemple clé aux générations suivantes d'étudiants tant à Delhi qu'à Calcutta, qui suivirent avec intérêt sa

carrière ultérieure à la London School of Economics, l'All Souls' College d'Oxford puis l'université Harvard. Vu sous cet angle, on est évidemment tenté de comparer les économistes indiens plutôt aux informaticiens ou aux physiciens qu'aux sociologues ou aux « théoriciens de la culture ». Néanmoins, la place de l'économiste est essentielle pour expliquer certains des phénomènes auxquels je m'intéresse.

Par contraste, la migration d'anthropologues, d'historiens ou de sociologues originaires d'Asie du Sud fut lente à se dessiner. Jusque dans les années 70, il est fort possible que le fait pour un historien d'Asie du Sud de s'installer en Occident constituât le moyen le plus sûr de perdre son influence dans la profession. Le cas le plus patent est celui de Tapan Raychaudhuri, qui quitta Delhi à la fin des années 60 pour un poste de reader (maître de conférences) à Oxford, et dont la carrière a ensuite connu une longue éclipse avant de refaire surface dans les années 80 grâce à un ouvrage, intitulé fort à propos *Europe Reconsidered (L'Europe reconsidérée)*, qui évoque la xénologie du XIX^e siècle au Bengale (Raychaudhuri 1988). Toujours est-il que Raychaudhuri à cette époque a dirigé un certain nombre d'historiens indiens à Oxford qui passaient leur diplôme en Angleterre dans le but explicite de retourner dans leur pays auréolés du prestige d'Oxford ou de Cambridge. Pour la génération d'historiens de la fin des années 70 et du début des années 80, il était pratiquement impensable qu'ils fissent carrière ou obtinssent un poste en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, même s'ils avaient eu leur diplôme en Angleterre. Cela commença à changer avec la génération de Sugata Bose (1990) et Gyan Prakash (1990). Mais, par ailleurs, l'indigène qui retournait dans son pays jouissait d'un certain cachet en Inde, comme le montre le cas de plusieurs chercheurs revenant d'Angleterre, mais aussi l'historien Ravinder Kumar à son retour d'Australie.

Ainsi, jusqu'en 1980, la division internationale du travail était-elle évidente en plusieurs sens. Seuls les économistes originaires d'Asie du Sud disposaient d'un vrai marché international. Les historiens et autres spécialistes des sciences sociales (ainsi que les chercheurs en littérature) retournaient dans le sous-continent indien généralement avec la « valeur ajoutée » de leur diplôme anglais ou américain. Il était rare que préparent un doctorat en Inde ceux qui avaient le choix, et Ramachandra Guha (1989, 1999) ou Neeladri Bhattacharya sont des exceptions. Lorsque, après avoir terminé ma maîtrise en sciences économiques, je discutai avec Dharma Kumar de la question de savoir où continuer mes recherches, elle insista sur le fait qu'il n'était absolument pas nécessaire d'aller à l'étranger (bien qu'elle eût elle-même fait ses études à Cambridge) si je désirais poursuivre mes recherches en histoire économique de l'Asie du Sud (Kumar

1965, 1983). En partie influencé par ses promesses très fermes et convaincantes que je disposerais de toutes les ressources dont j'aurais besoin pour mes recherches en Asie du Sud, je restai à Delhi pour achever mon Ph. D. (Subrahmanyam 1987). Seul un autre de mes contemporains, le théoricien en sciences économiques Ajit Mishra, fit de même (quoique plus tard). Mais l'assurance affichée par Dharma Kumar était quelque peu optimiste, car trouver des fonds pour faire des recherches d'archives s'avéra plutôt difficile (en dépit de son soutien), et la bureaucratie de l'université de Delhi fit de son mieux pour retarder l'obtention de mon doctorat à tous les niveaux.

Une fois ma thèse de doctorat terminée en 1986 et mon diplôme en poche l'année suivante (autre retard typique de l'université de Delhi), j'eus la chance d'obtenir un poste d'une année comme enseignant invité en histoire économique et développement économique à l'université de Pennsylvanie à Philadelphie. L'intercession de Dharma Kumar en ma faveur fut déterminante, car le poste était provisoire, en remplacement du spécialiste en économie du développement Alan Heston, alors en congé. Et j'imagine qu'il devait y avoir de nombreux candidats à ce poste aux États-Unis mêmes. Pendant l'année universitaire 1987-1988, je pense avoir assisté à un changement dans les rapports décrits plus haut entre les milieux universitaires « occidentaux » et « orientaux ». Philadelphie se montra un excellent observatoire, à l'instar de Delhi dans d'autres circonstances. Cette même année, Arjun Appadurai (anthropologue installé aux États-Unis depuis longtemps et qui y avait même préparé sa licence) et Carol Breckenridge élaboraient leur revue *Public Culture* (Appadurai 1981, 1997). Ils organisèrent un groupe sur les « courants culturels transnationaux » en créant un forum de lecture au sein duquel figuraient des auteurs tels Frederic Jameson et Aijaz Ahmad. Gyan Prakash et Douglas Haynes, tous deux anciens diplômés de l'université de Pennsylvanie, mettaient sur pied leur contre-version des « études subalternes », qui se révéla une impasse (Haynes & Prakash, eds. 1992). C'est cette année-là que je fis la connaissance de Ananda K. Ramanujan, personne de la plus haute importance pour comprendre certains éléments de la « représentation » de l'Asie du Sud en Occident. Ma discipline – l'histoire économique de l'Asie du Sud – jouissait encore d'une certaine légitimité, qui s'est considérablement effritée depuis. En 1999, il serait pratiquement impossible pour quelqu'un à ma place, qui vient d'obtenir un Ph. D. de l'université de Delhi, de se voir confier le poste d'enseignant invité que j'acquis à Philadelphie. En revanche, pour un spécialiste en « études culturelles » ou en « études postcoloniales », cela ne présenterait probablement aucune difficulté particulière.

Mes premières réactions en écoutant Ramanujan furent plutôt hostiles. Je pensais qu'il jouait sur le registre de l'exotisme et qu'il occupait un espace interprétatif plus vaste qu'il ne l'aurait dû, parlant pour ainsi dire « au nom de l'Inde » aux États-Unis. Cela transparaît dans certains de ses essais sur la question de savoir s'il existe « une façon de penser indienne (hindoue) » (repris dans Ramanujan 2000)¹. Mais par la suite, j'en suis venu à apprécier l'originalité de son approche (Ramanujan 1967, 1997). En effet, Ramanujan s'était tranquillement extrait du moule qui avait été créé pour lui. Sa présence initiale aux États-Unis, me semble-t-il, avait pour but d'enseigner la langue et la littérature kannada² à la manière de ce que certains qualifient d'« esclave de langue ». Ce sont tous ces Sud-Asiatiques, ces Chinois, ces gens du Moyen-Orient à qui l'on demande d'enseigner une langue en tant que « locuteurs de naissance » et qui reçoivent un salaire bien inférieur à celui de leurs collègues américains (ou ayant étudié aux États-Unis), ces derniers jouissant en plus de postes temporaires. Un exemple malheureux de ce phénomène à Philadelphie est celui d'un brillant grammairien et chercheur en tamoul, V. S. Rajam, qui n'a jamais pu obtenir un véritable emploi et a fini par quitter l'université pour l'informatique. Ramanujan, comme Velcheru Narayana Rao à Madison, réussit à trouver sa place en tant qu'interprète de la culture d'Asie du Sud d'un point de vue avant tout littéraire, surtout grâce à ses talents de traducteur (Narayana Rao 1978, 1990). Les générations suivantes de chercheurs en langue kannada, tels le regretté D. R. Nagaraj, critiquèrent les traductions de Ramanujan parce qu'elles rendaient trop exotiques certains aspects des textes. Mais au-delà de leurs critiques, ils exprimaient aussi le sentiment (partagé d'ailleurs par Nagaraj) que traduire équivalait à capituler face à l'Occident. En outre, les quelques traductions de Nagaraj démontraient qu'il ne possédait pas un talent particulier en ce domaine.

Si Amartya Sen représentait une figure exemplaire, Ramanujan symbolisait de son côté quelque chose de quasi inaccessible pour tous les autres, que ce soit comme orateur ou comme traducteur. Toutefois, le nouveau type de personnalité exemplaire pour les sociologues et anthropologues originaires d'Asie du Sud à la fin des années 80 et au début des années 90 consistait en un troisième modèle qu'on peut identifier à la définition du nouveau domaine « postcolonial ». La nouvelle vague emprunta à Ramanujan l'idée selon laquelle il fallait parler « au nom de l'Inde », ou au nom d'un nouveau Tiers-Monde qu'une version édulcorée des « études

1. Une traduction française de cet essai par François Peraldi, « Actualité de l'Inde », est parue dans la revue *Cahiers Confrontation*, 1985, 13 : 59-75. Paris, Aubier (*ndlr*).

2. Langue d'environ 50 millions de locuteurs correspondant à l'État du Karnataka (*ndlr*).

subalternes » recouvrerait. À cela s'ajoutait le nouveau marché des années 90, à savoir, les « études de la diaspora », qui se concentraient moins sur les immigrés d'Asie du Sud constituant la main-d'œuvre engagée sous contrat au XX^e siècle que sur ceux arrivés après les années 60, et dont les enfants commençaient à représenter un contingent (et un marché) croissant dans les universités américaines et anglaises. La politique de défense identitaire de ce groupe est devenue prépondérante dans la détermination de la direction prise par les études sur l'Asie du Sud. Il ne fait aucun doute qu'il s'agissait aussi d'une bataille politique. En effet, il y a (et avait) des pressions de la part de ceux qui financent – réellement ou potentiellement – les postes universitaires, et qui possèdent leurs propres programmes, tels les capitalistes de la région du Sind expatriés, les Hindujas, et d'autres. Pour parler à ce nouvel auditoire, il aurait fallu un équivalent universitaire de Salman Rushdie – une voix qui parle de l'Asie du Sud d'une manière dont étaient incapables les universitaires occidentaux (à cause de leur identité même), mais une voix qui n'était pas non plus trop absorbée dans l'Asie du Sud et ses particularismes afin d'être compréhensible par un public dont la connaissance de l'intérêt pour l'Asie du Sud est somme toute assez limitée. Même si l'on pouvait cloner Ramanujan, cela ne marcherait pas pour la fin du XX^e siècle. Il en savait trop sur des choses concrètes et donc inintéressantes. Une figure plus adéquate dans ce nouveau contexte serait, peut-on supposer, le psychologue et anti-moderniste Ashis Nandy – sauf que sa critique de l'Occident est autorisée par le fait qu'il vit en Inde (Nandy 1980, 1983). Ainsi, la question qui se pose au domaine des études postcoloniales est pour une large part simplement la suivante : comment américaniser Ashis Nandy ?

Ces problèmes sont en tout cas spécifiquement américains et anglais, et n'ont pratiquement aucun impact direct sur une question telle que la perception de l'Asie du Sud en France. En effet, la vision de cette région y a longtemps été attachée au débat qui oppose holisme et individualisme, préoccupation majeure de Louis Dumont (1970) et de ses disciples immédiats. Pratiquement aucune voix indienne ne figurait dans ce débat hormis les informateurs sur le terrain. L'unique sociologue indien dont les travaux ont été reconnus par le milieu universitaire français par le titre de docteur honoris causa est Triloki Nath Madan, et l'on peut y voir une récompense pour sa loyauté à la vue dumontienne (par ailleurs largement rejetée en Asie du Sud). L'histoire de l'Asie du Sud constitue une discipline marginale quasi inexistante en France, et qui n'est pratiquement enseignée dans aucune université française. Elle n'a trouvé grâce qu'au niveau de l'École pratique des hautes études (IV^e Section) et de l'École des hautes

études en sciences sociales³. Il est intéressant que dans le cas de cette dernière institution, elle ait surtout été enseignée par des étrangers, d'abord par l'Américain Daniel Thorner (entre 1960 et 1974) puis par moi-même depuis 1995. Daniel Thorner est venu en France en grande partie à l'initiative de Fernand Braudel, et ma présence dans ce même pays fut négociée dans une large mesure par le regretté Denys Lombard, spécialiste non de l'Asie du Sud mais de l'Asie du Sud-Est et de la Chine.

L'histoire de l'Asie du Sud occupe une place infime dans le milieu académique français, tout simplement parce que ce pays a longtemps cru que la discipline appropriée pour l'étude de l'Asie du Sud était l'anthropologie. Étant donné que les questions coloniales semblent avoir rarement suscité l'intérêt des chercheurs français, le sujet de base que constitue l'histoire de l'Inde coloniale aux États-Unis et en Grande-Bretagne n'incite pas à la recherche en France. À l'exception d'un petit groupe d'écrivains nostalgiques, qui semblent encore penser que l'empire français aurait pu se construire à partir de l'Inde du XVIII^e siècle, l'intérêt s'est principalement porté vers la recherche de cette partie de l'Inde pensée comme « traditionnelle » qui demeure accessible au travail de terrain anthropologique. On voit là que l'influence intellectuelle de Daniel Thorner, qui s'est surtout penché sur la paysannerie et l'histoire agraire selon une approche universaliste (néomarxiste), a été minimale. La relation directe entre la France et l'Asie du Sud étant ainsi largement déterminée, il reste à examiner l'impact sur les universitaires français des études sur l'Asie du Sud menées aux États-Unis et en Grande-Bretagne, créant ainsi un effet d'onde de troisième type.

Mais là encore, on remarque la présence de barrières, dont les deux plus évidentes sont la structure des cours universitaires et la nature de l'édition universitaire en France. Comme je l'ai déjà fait remarquer, la façon dont la recherche universitaire française aborde l'Asie du Sud conserve une certaine autonomie par rapport à l'approche du monde anglophone. D'une part, cela signifie que seule une infime minorité des publications françaises est traduite en anglais, mais de l'autre, cela veut dire que pratiquement aucun écrit en anglais traitant de l'Asie du Sud n'est traduit en français. Parmi les principaux historiens de l'Asie du Sud des cinquante dernières années, un seul, Damodar D. Kosambi, a été traduit en français (à l'initiative de Charles Malamoud) (Kosambi 1970). D'autres, comme Romila Thapar, ont vu leurs articles (mais non des monographies) traduits en français. Autant que je sache, aucun éditeur n'a à ce jour envisagé de

3. Il existe bien des enseignements sur le passé indien au Collège de France et à la V^e Section de l'EPHE, mais ceux-ci adoptent plutôt une approche orientaliste (*ndlr*).

publier des monographies de l'école des « études subalternes » en français (il n'y a qu'un recueil d'articles de ce groupe, publié récemment sous l'impulsion d'un historien africaniste [Diouf, ed. 1999]) ou bien les recherches de l'historien anglais de l'Asie du Sud le plus célèbre, Christopher Bayly (1983, 1988 et 1997). La raison est évidente car il n'est pas du tout certain qu'un lectorat potentiel existe dans ce domaine. De plus, les maisons d'éditions parisiennes travaillent pour la plupart avec des critiques de journaux, des animateurs de télévision et des directeurs de collections. Ainsi, en dehors du domaine restreint des spécialistes, aucun développement historiographique de ces deux dernières décennies ne peut engendrer des débats plus larges en France. Si l'on devait imaginer un impact, il pourrait se concevoir dans le domaine des études sur la mondialisation au motif que les théoriciens français du nouvel ordre international sont aux prises avec les médias américanisés et les études culturelles.

Mais un autre sujet demeure qui concerne le monde anglophone. Au cours de mes récentes visites aux États-Unis, j'ai eu la nette impression qu'une forme d'amnésie historiographique a commencé à s'installer dans ce pays. Le fait de dire qu'on travaille sur l'Asie du Sud entraîne inévitablement la réaction suivante : « bien sûr, dans les études postcoloniales ». Mais si l'on sort de la litanie habituelle du « savoir colonial », des « courants culturels transnationaux », de l'« hybridité » et de l'« invention de la tradition », qu'en est-il de l'histoire de l'Asie du Sud, de la sociologie et de l'anthropologie ? La vérité est qu'il existe aujourd'hui un vide retentissant s'agissant des études sur l'histoire précoloniale de l'Asie du Sud, ce qui ne semble pas déranger les universitaires aux États-Unis et au Royaume-Uni. Les mêmes textes limités et répétitifs ont trouvé place dans presque toutes les bibliographies, y compris celles utilisées dans les cours, et une visite dans les rayons de manuels des librairies universitaires s'avère instructive autant qu'effrayante. Et lorsque ceux qui désirent faire des recherches dans d'autres domaines et sur d'autres sujets soumettent leurs manuscrits aux presses universitaires américaines, ils se voient pousser du coude, avec plus ou moins de délicatesse, jusqu'à ce qu'ils se conforment à la problématique imposée par la nouvelle hégémonie (Eaton 2000).

Qui parle au nom de qui, finalement ? La suspicion selon laquelle la percée à un rang éminent de certains universitaires originaires d'Asie du Sud empêcherait la publication, l'expression et la discussion d'autres points de vue dans la culture universitaire américaine actuelle serait-elle totalement infondée ? Est-il trop tôt pour parler de l'émergence d'une « aristocratie subalterne », qui exercerait un quasi-monopole de l'expression indigène de l'Asie du Sud parmi les chercheurs, à l'instar de Kevin Costner à l'égard des indigènes américains dans l'univers médiatique ? Vu

de l'extérieur, le spectacle de la création de la nouvelle « voix indigène » est parfois amusant, mais plus souvent inquiétant. Il peut sembler commode, mais tout à fait illusoire, de l'idéaliser en affirmant qu'il a mis fin aux maux de l'orientalisme. Reste à savoir si les institutions universitaires d'Asie du Sud, à Colombo, Kottayam ou Calcutta, ont les moyens de produire un nouvel ensemble de points de vue et de thèses.

MOTS CIÉS/KEYWORDS: économie/economics – études subalternes/subaltern studies – histoire/history – diaspora (Asie du Sud)/diaspora (South Asia).

*Traduit de l'anglais par Philippe Sicard,
reçu par la Rédaction.*

BIBLIOGRAPHIE

Ahmad, Aijaz

1992 *In Theory: Classes, Nations, Literatures*. London, Verso.

Appadurai, Arjun

1981 *Worship and Conflict under Colonial Rule: A South Indian Case*. Cambridge, Cambridge University Press.

1997 *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Delhi, Oxford University Press.

Basu, Kaushik

1980 *Revealed Preference of Government*. Cambridge, Cambridge University Press.

1986 « One Kind of Power », *Oxford Economic Papers* 38 : 259-282.

1997 *Analytical Development Economics: The Less Developed Economy*. Cambridge, MA, MIT Press.

Bayly, Christopher A.

1983 *Rulers, Townsmen and Bazaars: North Indian Society in the Age of British Expansion, 1770-1870*. Cambridge, Cambridge University Press.

1988 *Indian Society and the Making of the British Empire: The New Cambridge History of India*, II. 2. Cambridge, Cambridge University Press.

1997 *Empire and Information: Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*. Cambridge, Cambridge University Press.

Bose, Sugata, ed.

1990 *South Asia and World Capitalism*. Delhi, Oxford University Press.

Chakravarty, Sukhamoy

1959 *The Logic of Investment Planning*. Amsterdam, North Holland.

1993 *Selected Economic Writings*. Delhi, Oxford University Press.

Chaudhuri, Kirti

1978 *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760*. Cambridge, Cambridge University Press.

1985 *Trade and Civilization in the Indian Ocean: An Economic History from the Rise of Islam to 1750*. Cambridge, Cambridge University Press.

Coomaraswamy, Ananda Kentish

1956 *Christian and Oriental Philosophy of Art*. New York, Dover Publications.

Dasgupta, Partha

1993 *An Inquiry into Well-Being and Destitution*. Oxford, Clarendon Press.

Desai, Meghnad

1979 *Marxian Economics*. London, Rowman and Littlefield.

1997 *The Collected Essays of Meghnad Desai*. London, Edward Elgar.

Diouf, Mamadou, ed.

1999 *L'historiographie indienne en débat : colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*. Paris, Karthala.

Dumont, Louis

1970 *Homo Hierarchicus: The Caste System and its Implications*, trad. Mark Sainsbury. Chicago, The University of Chicago Press.

Eaton, Richard M.

2000 «(Re)imag(in)ing Otherness : A Postmortem for the Postmodern in India », *Journal of World History* 11 (1) : 57-78.

Gopal, Sarvepalli

1953 *The Viceroyalty of Lord Ripon, 1880-1884*. London, Oxford University Press.

1965 *British Policy in India, 1858-1905*. Cambridge, Cambridge University Press.

Guha, Ramachandra

1989 *The Unquiet Woods : Ecological Change and Peasant Resistance in the Himalaya*. Delhi, Oxford University Press.

1999 *Savaging the Civilized : Verrier Elwin, his Tribals, and India*. Delhi, Oxford University Press.

Haynes, Douglas & Gyan Prakash, eds

1992 *Contesting Power: Resistance and Everyday Social Relations in South Asia*. Berkeley, University of California Press.

Kosambi, Damodar D.

1970 *Culture et civilisation de l'Inde ancienne*, trad. Charles Malamoud. Paris, François Maspero.

Kumar, Dharma

1965 *Land and Caste in South India: Agricultural Labour in the Madras Presidency in the Nineteenth Century*. Cambridge, Cambridge University Press.

Kumar, Dharma, ed.

1983 *The Cambridge Economic History of India, II (c. 1757 to 1970)*. Cambridge, Cambridge University Press.

Kumar Dharma & Dilip Mookherjee, eds

1995 *D. School: Reflections on the Delhi School of Economics*. Delhi, Oxford University Press.

Matilal, Bimal K.

1968 *The Navya-nyâya Doctrine of Negation: The Semantics and Ontology of Negative Statements in Navya-nyâya Philosophy*. Cambridge, MA, Harvard University Press.

1988 *Confrontation of Cultures*. Calcutta, K. P. Bagchi.

Nandy, Ashis

1980 *At the Edge of Psychology: Essays in Politics and Culture*. Delhi, Oxford University Press.

1983 *The Intimate Enemy: Loss and Recovery of Self Under Colonialism*. Delhi, Oxford University Press.

Narayana Rao, Velcheru

1978 *Telugulô kavitâ viplavâla svarûpam*. Vijayawada, Visalaandhra Publishing House.

Narayana Rao, Velcheru & Gene H. Roghair, collab.

1990 *Siva's Warriors: The Basava Purana of Palkuriki Somanatha*. Princeton, Princeton University Press.

Prakash, Gyan

1990 « Writing Post-orientalist Histories of the Third World : Perspectives from Indian Historiography », *Comparative Studies in Society and History* 32 : 383-408.

Radhakrishnan, Sarvepalli

1927 *The Hindu View of Life*. London.
1941 *Indian Philosophy*. London, George Allen and Unwin, 2 vol.

Ramanujan, Ananda K.

1967 *The Interior Landscape: Love Poems from a Classical Tamil Anthology*. Bloomington, Indiana University Press.

1997 *A Flowering Tree, and Other Oral Tales from India*, Stuart Blackburn & Allan Dundes, eds. Berkeley, University of California Press.

2000 *The Collected Essays of A. K. Ramanujan*, Vinay Dharwadker, ed. Delhi, Oxford University Press.

Raychaudhuri, Tapan

1988 *Europe Reconsidered: Perceptions of the West in Nineteenth-Century Bengal*. Delhi, Oxford University Press.

Sen, Amartya

1960 *Choice of Techniques: An Aspect of the History of Planned Economic Development*. Oxford, Basil Blackwell.

1970 *Collective Choice and Social Welfare*. San Francisco, Holden-Day.

1982 *Choice, Welfare and Measurement*. Oxford, Clarendon Press.

Subrahmanyam, Sanjay

1987 *Trade and the Regional Economy of South India, ca. 1550 to 1650*. Delhi, Université de Delhi, thèse de doctorat.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Sanjay Subrahmanyam, *Parler pour autrui*. — Cet article cherche à replacer dans son contexte l'émergence de la diaspora universitaire d'Asie du Sud de ces trois dernières décennies en sciences sociales, telle qu'elle a été observée à Delhi d'abord, puis à Paris. Il affirme que l'économie doit être considérée quelque peu différemment des autres sciences sociales au vu du postulat de « neutralité culturelle » de cette discipline. Cet article suggère également que les prétentions des universitaires de la diaspora de parler d'une voix qui fait autorité « de l'Asie du Sud » doivent être considérées avec prudence, et que leur prééminence pourrait bien faire écran à ceux travaillant depuis l'Asie du Sud.

Sanjay Subrahmanyam, *Speaking for Another*. — The paper seeks to contextualize the emergence of the South Asian academic diaspora of the past three decades in the social sciences, as seen from first Delhi, and then Paris. It argues that the case of economics must be seen as somewhat different from other social sciences, in view of the claims to « cultural neutrality » of that discipline. The paper also suggests that the claims of diaspora academics to speak authoritatively « for South Asia » must be treated sceptically, and that their prominence may well act as a screen for others, operating from South Asia.

Sanjay Subrahmanyam est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Il est titulaire d'un Ph. D. en économie. Il a enseigné à la Delhi School of Economics, et aussi aux universités de Lisbonne, de Pennsylvania, et du Minnesota. Il est notamment l'auteur de *Penumbra Visions; Making Politics in Early Modern South India* (Oxford, OUP/University of Michigan Press, 2000) ; de *L'Empire portugais d'Asie, 1500-1700 : histoire économique et politique* (Paris, Maisonneuve & Larose, 1999) ; et coauteur de *Symbols and Substance : Court and State in Nayaka Period Tamilnadu* (Delhi, Oxford University Press, 1992).